

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 12 (1879-1882)

Artikel: Louis Agassiz son activité à Neuchâtel comme naturaliste et comme professeur de 1832 à 1846
Autor: Favre, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-88152>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LOUIS AGASSIZ

son activité à Neuchâtel comme naturaliste et comme professeur
de 1832 à 1846.

Par Louis FAVRE, professeur.

L'arrivée d'Agassiz à Neuchâtel, en 1832, coïncide avec l'ouverture des premiers cours réguliers d'histoire naturelle donnés dans cette ville. Jusqu'en 1830, les études avaient eu un caractère purement littéraire ; mais à cette époque, on voit naître chez nous, sous l'influence de quelques hommes en relation avec des savants de premier ordre, une tendance vers les études scientifiques.

En 1830, un Français, M. de Joannis, ancien élève de l'Ecole polytechnique de Paris, occupe avec distinction la chaire de mathématiques. En 1831, on institue une chaire de chimie et de physique, et l'on y appelle Henri Ladame, élève externe de la même Ecole. En 1832, une occasion éminemment favorable se présente pour inaugurer l'enseignement de l'histoire naturelle. Louis Agassiz, du canton de Vaud, docteur en philosophie et en médecine, âgé de 24 ans, cherchait un emploi rétribué et un lieu où il pût travailler, sans être distrait, à un ouvrage hérissé de difficultés de tout genre et que personne n'avait encore entrepris, la description des « *poissons fossiles* ». M. L. Coulon, notre président, qui était renseigné par A. de Humboldt lui-même sur les mérites de ce

candidat, ne voulut pas laisser échapper cette bonne fortune, et comme les conseils de la ville, ainsi que cela arrive souvent, tardaient à prendre une décision, il se mit résolument à la tête d'une liste de souscriptions qu'il recueillit lui-même une à une, et, le 12 juin 1832, les souscripteurs furent en état d'offrir au jeune docteur un traitement modeste de 2000 fr. qu'ils lui assurèrent pendant trois ans.

Ce n'est qu'en 1834 que les conseils de la Bourgeoisie décrétèrent la fondation d'une chaire d'histoire naturelle et que L. Agassiz fut nommé professeur régulier.

Je ne rappelle que pour mémoire sa naissance, le 28 mai 1807, à Môtier en Vuilly, où son père était pasteur. Il commença ses études au collège de Bienne, puis il passa à l'Académie de Lausanne; à 17 ans il entra à l'Université de Zurich, où l'attiraient surtout les cours de Schinz. A 19 ans, il est à Heidelberg et suit avec ardeur les cours de Bronn, de Tiedemann, de Leuckart. Atteint de fièvre typhoïde et à peine convalescent, il vient à Carlsruhe chez son ami Alex. Braun pour se guérir, et part de là pour Munich, dont l'Université, récemment créée, brillait d'un vif éclat, grâce à la réputation de Schelling, de Döllinger, de Oken. Il était censé étudier la médecine pour contenter ses parents, mais ses goûts le poussaient irrésistiblement vers les sciences naturelles.

En 1829, il prenait le grade de docteur en philosophie à Erlangen, et en avril 1830 celui de docteur en médecine à Munich.

Il n'avait que 21 ans lorsque, sollicité par le voyageur naturaliste Martius, et sans interrompre ses

cours, il entreprit l'étude et la description des *poissons du Brésil*, rapportés par Spix, mort deux ans auparavant, en 1826. Le volume contenant ce travail important, accompagné de 40 planches coloriées, in-folio, parut à Munich en 1829. Il avait tenu secrète cette entreprise extraordinaire pour un étudiant de cet âge, et voulait en faire la surprise à son père. « Ce sera drôle, écrivait-il à ce propos, que le plus grand et le plus bel ouvrage de la bibliothèque de papa soit de son fils Louis. Cela ne vaudra-t-il pas tout autant que de voir ses ordonnances chez l'apothicaire ? Il est vrai que ce premier travail ne me rapportera rien, sauf quelques exemplaires dont je ferai cadeau à mes amis. »

Cette publication, qui l'avait mis en vue, eut pour effet de ramener ses pensées sur un sujet caressé dès son enfance, lorsqu'il vivait au milieu des pêcheurs du lac de Morat, l'étude des poissons. Il s'occupa d'abord des poissons d'eau douce de l'Europe centrale, qu'il faisait dessiner par Dinkel, et fut conduit peu à peu à diriger son attention sur les poissons fossiles, alors à peu près inconnus.

Déjà alors, malgré la modicité de ses ressources, il avait à sa solde deux dessinateurs de talent, MM. Dinkel et Weber, qui reproduisaient avec une rare perfection les poissons vivants et les fossiles soumis à ses investigations. Il accumula de cette manière des matériaux si importants que, lorsqu'il se rendit à Paris en septembre 1831 pour continuer ses études, il étonna Cuvier alors occupé à compléter sa paléontologie par la description des poissons. « Samedi dernier, écrit Agassiz à son oncle Mayor, le 16 février 1832, passant la soirée chez M. Cuvier, celui-ci envoya son

secrétaire chercher un portefeuille de dessins qu'il lui désigna; il m'en fit voir le contenu. C'étaient des dessins de poissons fossiles et des notes qu'il avait prises dans le musée de Londres et ailleurs. Après l'avoir parcouru, il ajouta qu'il voyait avec satisfaction la manière dont je traitais ce sujet, que je l'avais prévenu dans ce but, puisqu'il se proposait de le faire plus tard; mais que j'y mettais tant de soin et qu'il trouvait mon travail si bien fait, qu'il renonçait à son projet et qu'il mettait à ma disposition tous les matériaux qu'il avait réunis et toutes les notes préliminaires qu'il avait prises. Vous pouvez penser quelle ardeur cela m'a donnée pour mon travail, d'autant plus que M. Cuvier, M. de Humboldt et plusieurs personnes marquantes m'ont promis qu'ils parleront pour moi à un libraire. Je travaille régulièrement au moins quinze heures par jour, quelquefois même une ou deux de plus; ainsi j'espère arriver à temps. »

Voici en quels termes il peint sa situation peu de temps auparavant :

« J'avais 24 ans, j'étais docteur en philosophie et en médecine, auteur d'un volume in-quarto sur les Poissons du Brésil; j'avais voyagé à pied dans toute l'Allemagne méridionale; j'avais visité Vienne, exploré de vastes régions dans les Alpes. Je connaissais chaque animal vivant ou fossile des musées de Munich, de Stuttgart, de Tübingen, d'Erlangen, de Würzburg, de Carlsruhe et de Francfort, mais mon avenir était sombre, les ressources pécuniaires me manquaient pour faire mon chemin dans le monde, excepté dans la carrière pratique de la médecine. Ensorte qu'au commencement de 1831, je quittai l'Université

de Munich et revins chez mes parents, alors à la cure de Concise, avec l'intention de me vouer à cette profession. »

D'après ce rapide exposé, on peut juger du savoir et des aptitudes du jeune professeur, et l'on comprend le zèle déployé par notre digne Président pour fixer à Neuchâtel un homme de cette valeur.

Les cours commencèrent en automne, et Agassiz prononça son discours d'ouverture le 12 novembre 1832, à l'Hôtel-de-Ville, en présence d'un nombreux public. Son père, tout ému, assistait à cette séance qui ouvrait à son fils une carrière soumise à bien des hasards. Le sujet traité était : « Les relations entre les différentes branches de l'histoire naturelle et les tendances actuelles de toutes les sciences. »

Il n'y avait alors à Neuchâtel ni musée organisé, ni même de local pour l'enseignement qu'on venait d'inaugurer; il obtint une salle à l'Hôtel-de-Ville, celle où ont lieu aujourd'hui les audiences de la justice de paix. Le Gymnase était en construction sur un terrain gagné sur le lac, et ne devait s'ouvrir que quatre ans après. On arrangea un musée provisoire dans une pièce de la Maison des orphelins, aujourd'hui Hôtel municipal, et on logea comme on put les collections relativement considérables que le jeune professeur ramenait d'Allemagne.

Car, à l'inverse de beaucoup de jeunes gens de son âge, Agassiz n'arrivait pas les mains vides; déjà en 1828, pendant qu'il était à Munich, il pria ses parents de trouver un local où il pourrait loger ses richesses dont il faisait l'inventaire suivant :

1° Une collection de reptiles dans l'alcool, estimée.	25 louis soit fr.	600
2° Une collection de poissons dans l'alcool.	60 »	» 1440
3° Une collection de 500 espèces de coquilles.	12 »	» 288
4° Une collection de 150 oiseaux	12 »	» 288
5° Quelques mammifères, entre autres 2 castors	15 »	» 360
6° Des squelettes d'oiseaux et de mammifères préparés par moi, plus 2000 insectes.	20 »	» 480
7° Un herbier, plus de 3000 espèces de plantes recueillies par moi	25 »	» 600
8° Une petite collection de minéraux.		
	Total . . .	fr. 4056

Ses collections s'augmentèrent au point que peu après son installation à Neuchâtel, elles furent acquises pour notre musée au prix de 600 louis ou 14,400 francs. Plus tard, il donna au musée les nombreux objets qu'on lui envoyait de tous les côtés.

Dans le programme de ses leçons pour 1832, écrit de sa main, et conservé par M. L. Coulon, nous trouvons que les auditoires d'étudiants, superposés au collège proprement dit, comprenaient 4 années; deux de Belles-Lettres et deux de Philosophie, correspondant aujourd'hui aux deux années du Gymnase cantonal, et à 4 semestres de l'Académie. L'auditoire de Belles-Lettres formait une première division qui rece-

vait en été un cours de botanique avec excursions, et en hiver un cours de zoologie. L'auditoire de Philosophie avait en hiver un cours d'anatomie et de physiologie comparées — l'histoire des développements des êtres organisés; et en été, la minéralogie, la géologie, l'histoire de la création et la théorie de la terre.

Cette division des auditoires a subsisté jusqu'en 1841, époque de la création de la première Académie, supprimée en 1848. A côté des élèves qui étudiaient le grec et le latin, il y avait *les ordres français* correspondant aux *Ecoles industrielles* et à la section scientifique du Gymnase cantonal.

A peine installé, Agassiz employa son influence et son activité à réunir en un faisceau les forces scientifiques éparses dans notre ville. Il voulait reproduire à Neuchâtel ce qu'il avait fait partout où il s'était établi, en particulier à Munich, où sa chambre avait été le rendez-vous des étudiants laborieux qui désiraient mettre en commun leurs connaissances et dont les conversations scientifiques et les discussions attireraient de savants professeurs; c'est ainsi que l'on vit naître, le 6 décembre 1832, notre *Société neuchâtoise des sciences naturelles*. En tête du registre des séances on lit : « Le projet de fonder à Neuchâtel une société qui aurait pour objet de donner à l'étude des sciences une vie plus réelle et plus active par le concours des hommes qui prennent un véritable intérêt au développement des connaissances humaines ayant été formé par MM. Agassiz, Ladame, le Dr Borel, Louis Coulon fils, Auguste de Montmollin et de Joannis, une invitation d'y prendre part a été adressée à diverses personnes dans le but de constituer la

société et de lui donner dès le commencement de son existence toutes les chances possibles de succès. » Dans la première séance, M. Louis Coulon, père, fut nommé président et M. Agassiz secrétaire de la section d'histoire naturelle. Une autre section comprenait les sciences mathématiques, la physique, la chimie, etc. Les séances se tinrent chez le président jusqu'au mois de janvier 1837, époque où le Gymnase put les recevoir.

Dans le registre précieux qui contient ces documents respectables, on trouve plusieurs procès-verbaux rédigés par Agassiz et écrits de sa main. Dans ces séances, on traitait toute espèce de sujets et parmi ceux qui faisaient les communications les plus fréquentes, sont mentionnés, outre les noms qui précèdent, ceux de J.-F. d'Osterwald, Dubois de Montperreux, Arnold Guyot, Ed. Desor, Carl Vogt, F. de Rougemont, Ch. Godet, Célestin Nicolet, Léo Lesquereux, Gressly, auxquels venaient se joindre de temps en temps les amis d'Agassiz, Alex. Braun, Carl Schimper et W. Schimper, de Strasbourg.

Outre ses cours ordinaires, il donnait encore des conférences et des cours publics qui étaient suivis par un grand nombre de personnes. Plusieurs de ces conférences furent données au profit du musée; le produit servait à augmenter les collections.

Le 4 décembre 1832, le professeur Tiedemann, de Heidelberg, lui proposa de se présenter pour remplacer Leuckart, appelé à Fribourg-en-Brigau. Agassiz préféra rester à Neuchâtel, où le retenaient ses parents et ses amis.

En 1833, eut lieu son mariage avec M^{lle} Cécile Braun, la sœur de son ami Alexandre Braun. Il ramena

sa femme à Neuchâtel, où ils occupèrent un appartement très modeste au faubourg du Lac, n° 21. Il continuait son ouvrage sur les « *poissons fossiles* », malgré l'état de sa vue, qui causait de vives inquiétudes à sa famille. Cette publication, à laquelle il travailla pendant dix ans, ne fut terminée qu'en 1843, et lui valut les applaudissements des savants les plus distingués, Alex. de Humboldt, sir Ch. Lyell, Buckland, Elie de Beaumont, etc. Il la compléta l'année suivante par la monographie des *poissons du vieux grès rouge*, faite sur la demande de l'Association britannique pour l'avancement des sciences.

Déjà en 1834, sir Ch. Lyell lui annonçait que la société géologique de Londres lui avait conféré le prix Wollaston de 30 guinées, soit 750 francs, pour son ouvrage sur les poissons fossiles.

L'espace me manque pour donner une analyse de cette œuvre de premier ordre, et pour insister sur la classification nouvelle et originale à laquelle Agassiz avait soumis les poissons.

En 1837, il préside la Société helvétique des sciences naturelles, qui se réunissait pour la première fois à Neuchâtel. Les séances eurent lieu dans le Gymnase, qu'on venait de terminer; les collections avaient pris place dans les magnifiques salles du musée actuel. C'est là qu'il exposa, sur l'ancienne extension des glaciers, des théories tellement en dehors des idées reçues, qu'il souleva une véritable tempête.

Le système glaciaire, dont MM. de Charpentier et Venetz étaient les initiateurs, date de cette époque. Pour appuyer cette nouvelle doctrine par des faits concluants, il fallait aller étudier les glaciers sur place. Les années qui suivirent furent marquées par des

excursions dans l'Oberland bernois, à Chamounix, à Zermatt. Les observations recueillies dans ces courses parurent en 1840 sous le titre : « *Etudes sur les glaciers* », accompagnées d'un atlas de grandes planches. La même année, pendant l'été, Agassiz s'établit sur le glacier de l'Aar avec ses amis Desor, Vogt, Célestin Nicolet, le peintre Burckhardt, et deux étudiants, MM. Henri Coulon et F. de Pourtalès. Un bloc de gneiss de la moraine médiane leur servit d'abri pendant plusieurs semaines. Ce gîte de marmottes, nommé pompeusement « *Hôtel des Neuchâtelois* », eut bientôt une réputation universelle.

Les expéditions scientifiques d'Agassiz dans les Alpes ont été racontées avec beaucoup d'entrain et d'esprit par M. Desor dans deux volumes, épuisés depuis longtemps, qui ont pour titre : « *Excursions et séjours dans les glaciers* ». Avec le « *Voyage dans les Alpes* », de de Saussure, et les « *Voyages en zigzag de Tœpfer* », ces écrits ont servi de point de départ et de modèles aux récits publiés aujourd'hui par les clubs alpins et qui trouvent tant de lecteurs.

Les recherches, entreprises au péril de leur vie par ces hommes intrépides, secondés par les meilleurs guides de l'Oberland bernois, sont consignées dans les « *Nouvelles études* », qui parurent en 1846.

C'est aussi en 1846, qu'Agassiz termina son *Nomenclator zoologicus*, ou la liste de tous les noms de genres du règne animal avec l'indication des auteurs, la mention des ouvrages où ils sont inscrits pour la première fois et la date de la publication. Ce livre, qui nécessita des recherches infinies, et le concours de plusieurs hommes spéciaux, était destiné à venir en aide aux naturalistes dans leurs recherches futu-

res, les renseigner sur la littérature du sujet, et leur éviter le désagrément de s'occuper d'un objet déjà traité par d'autres. L'auteur a eu le mérite d'avoir exécuté une entreprise devant laquelle bien d'autres avaient reculé.

Les expéditions aux glaciers pendant cinq années successives ainsi que les magnifiques publications d'Agassiz avaient été coûteuses. Il avait dû requérir le concours de deux aides éminents : MM. E. Desor et Carl Vogt, et plus tard M. Girard ; de trois peintres, MM. Dinkel, Weber et Bourkhardt ; d'un mouleur, M. Stahl, actuellement au Jardin des Plantes de Paris, qui travaillait surtout à obtenir l'empreinte intérieure des coquilles, et à reproduire les fossiles rares. Il avait appelé à Neuchâtel Hercule Nicolet, qui fonda une lithographie où une vingtaine d'employés furent occupés pendant plusieurs années. Cet établissement se distingua par la perfection des planches qui y furent exécutées : la majeure partie des *poissons fossiles*, les *poissons d'eau douce*, l'*Embryologie*, les *Echinodermes*, l'*Essai sur les glaciers* et le *Système glaciaire*. On peut juger des dépenses auxquelles Agassiz fut entraîné, et qui étaient hors de proportion avec ses ressources. Il avait contracté des dettes que l'assistance de sa famille, de ses amis, les subsides que M. de Humboldt obtenait du roi de Prusse, ne pouvaient éteindre. Tourmenté de se voir dans l'impossibilité de satisfaire ses créanciers, il prêta l'oreille lorsqu'on lui proposa un voyage en Amérique.

Un citoyen de Boston, M. John Lowell, administrateur d'un capital légué par un de ses parents pour donner des cours dans cette ville, le pria de venir y

faire des conférences. Pour l'encourager dans cette résolution, M. de Humboldt obtint pour lui, du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, une mission scientifique dans le Nouveau-Monde. Après bien des hésitations, Agassiz accepta, mais sans avoir un moment l'idée qu'il ne reviendrait plus.

C'était en 1845. Son départ fut fixé à la fin de l'année. Il passa l'hiver à Paris, s'arrêta en Angleterre où il demeura pendant une partie de l'été, et s'embarqua pour Boston en septembre 1846.

Neuchâtel venait de perdre l'homme éminent qui lui avait fait une réputation à l'étranger, et avait attiré sur nous l'attention du monde savant.

Pour bien connaître Agassiz, il faudrait lire les nombreuses lettres qu'il a échangées avec son père, surtout avec sa mère, sa famille et ses amis. C'est là qu'il se montre tout entier. L'espace me manque pour faire des citations. Je me bornerai à deux ou trois fragments.

Il écrivait à Humboldt vers 1829, au moment où l'on parlait d'un voyage que ce savant allait entreprendre, pour lui demander de l'accompagner. « Sans savoir comment je parviendrai à voyager en pays lointains, je m'y prépare cependant depuis plus de trois ans, comme si je devais partir demain. J'ai appris à mettre en peau toute espèce d'animaux, j'en ai même déjà dépouillé de très gros ; j'ai fait plus de cent squelettes tant de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles que de poissons. Je connais tous les moyens de conservation en usage et comment on peut y suppléer. Je me suis créé un compagnon de voyage, bon chasseur et qui dessine fort bien d'après nature. J'ai fréquenté pendant six mois l'atelier d'un forgeron, d'un menuisier, pour apprendre à manier le marteau,

la hache, la lime en cas de besoin. Je m'exerce tous les jours dans le maniement des armes, fusil, baïonnette, sabre. Je suis fort et robuste; je sais nager, je puis soutenir des marches forcées à outrance; j'ai fait plus d'une fois pendant huit jours de suite 12 à 15 lieues, portant sur mon dos un sac pesant, rempli de plantes et de minéraux, tout en herborisant et en observant la contrée et tous les accidents du sol. Je me sens créé pour être un naturaliste voyageur; il ne me manque que de pouvoir régler la fougue qui m'emporte. Soyez mon guide. »

« Afin que tu saches ce que je fais et où je suis quand tu penses à moi, écrit-il, de Munich, à sa sœur, le 20 novembre 1827, je vais te dire de quelle manière je passe mon temps. Le matin, de 7 à 9 heures, je suis à l'hôpital; de 9 à 11, je vais à la bibliothèque, où je travaille le matin. De 11 heures à 1 heure, j'ai des cours; après quoi, je dine pour 13 creutzers (50 centimes) au restaurant, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, selon la rue où je me trouve. De 2 à 5 j'ai des cours; après quoi je fais une promenade de nuit dans les environs de Munich couverts de neige, comme c'est le cas depuis trois semaines. Lorsque je suis complètement gelé, je reviens à la maison repasser mes cours du jour, ou écrire et lire jusqu'à 8 ou 9 heures. Alors je vais à mon café pour souper. Après quoi je suis bien aise de rentrer à la maison et de me mettre au lit. »

« D'une de mes fenêtres », dit-il dans une autre lettre adressée à son frère, « je vois la chaîne des Alpes du Tyrol jusqu'à l'Appenzell. C'est une grande douceur pour moi d'avoir au moins une partie de nos montagnes suisses toujours sous les yeux. Pour en jouir plus souvent, j'ai placé ma table en face de la

fenêtre, ensorte que chaque fois que je lève la tête, mes yeux se reposent sur ma chère patrie. »

A sa mère, de Munich, en 1828 : « Quand je pense à tout ce dont j'ai joui, et espère jouir encore au bord de ce lac de Neuchâtel, je ne puis m'empêcher d'avoir une atteinte de mal du pays. »

« Je me trouvai bientôt occupé par lui 4 ou 5 heures par jour », écrit M. Dinkel à M^{me} Agassiz-Carey, « à peindre d'après nature des poissons d'eau douce, tandis qu'il était à mes côtés, tantôt écrivant des descriptions, tantôt me donnant des directions avec une patience inaltérable, un calme toujours accompagné d'un agréable sourire. Il avait à peine 20 ans, et il était l'étudiant le plus éminent de Munich. »

« Quant à mes collections », écrit-il de Paris à sa mère, en mars 1832, « j'avais déjà pensé de demander au gouvernement vaudois (1), ou à la ville de Neuchâtel, de les recevoir au musée, à la condition qu'on paierait les frais d'installation et de conservation, tout en en faisant usage pour l'instruction du public. Je serais fâché de perdre tous mes droits sur elles, parce que j'ai l'espoir qu'elles pourront avoir une autre destination finale. Je ne désespère pas de voir un jour les différentes parties de la Suisse réunies par un lien plus étroit; alors une université vraiment helvétique deviendrait une nécessité. Alors, mon but serait de faire de mes collections une base de ce qu'on serait obligé de fonder pour les cours. C'est une honte que la Suisse, plus étendue et plus riche que bien des petits Etats, n'ait pas une université,

(1) On est surpris de voir l'indifférence du canton de Vaud, sa patrie, si riche et si empressé d'ordinaire de mettre en relief ses ressortissants; il ne fit rien pour se l'attacher et lui préparer une position honorable. Ce n'est qu'en 1838 que des sollicitations lui furent adressées de Lausanne, où l'Académie le nomma professeur honoraire.

quand ces Etats en ont jusqu'à deux. Ainsi, dans le grand - duché de Baden, l'université d'Heidelberg compte parmi les premières de l'Allemagne. Si jamais j'arrive à une position qui me le permette, je ferai tous mes efforts pour procurer à ma patrie le plus grand des bienfaits, celui d'une unité intellectuelle qui ne peut se former que dans un haut degré de civilisation et sous l'influence de connaissances rayonnant d'un point central. »

L'enseignement d'Agassiz était remarquable ; il portait l'empreinte de sa haute intelligence, de sa personnalité puissante et de son enthousiasme pour la matière dont il s'occupait ; il s'y mêlait en même temps un affectueux intérêt pour ses élèves généralement très attentifs à ses cours, animés de sympathie et d'un vif désir de marcher sur ses traces. Jamais terre à terre ou perdue dans d'infimes et secs détails, sa parole, embarrassée et lente au début, prenait peu à peu le fil du sujet, et devenait suivie, abondante, lumineuse ; on écoutait avec charme sa voix pleine, sonore, en parfaite harmonie avec sa figure souriante, sa belle stature, son vaste front et ses yeux qui exerçaient un pouvoir fascinateur. Debout derrière son pupitre, sans aucune note pour le guider, ou devant le tableau sur lequel il traçait en deux coups de craie avec une extrême netteté les figures nécessaires à ses démonstrations, il semblait goûter une intime jouissance à exposer la structure des plantes ou des animaux, les mœurs, les habitudes de ceux-ci. Il n'était pas de ces professeurs graves, secs, froids, qui se bornent à compter les écailles d'un reptile, ou les plaques tégumentaires des pattes d'un oiseau, sans aller au-delà de ces caractères extérieurs et de ce signalement photographique ; il n'oubliait pas qu'il avait affaire à

des jeunes gens chez lesquels l'imagination domine; il faisait épanouir la plante, vivre, agir l'animal, entremêlait son exposition d'anecdotes amusantes, de souvenirs personnels, et l'heure s'écoulait comme par enchantement. Il était beau surtout lorsqu'il exprimait ses idées sur la genèse de la terre, la succession des êtres, les métamorphoses des animaux inférieurs, le perfectionnement graduel des vertébrés, en passant du poisson à l'homme, terme et but de la création.

Jamais il ne dictait ses cours, il préférait s'en remettre à l'action pénétrante de sa parole, toujours colorée, riche en images, chaude d'inspiration. Les élèves prenaient des notes et devaient à tour de rôle lire leur rédaction à la leçon suivante. Si la matière présentait des difficultés, il venait en aide aux jeunes gens, en faisant imprimer le canevas du cours, comprenant les notions essentielles qui servaient de base et de point de départ à son enseignement. C'est ainsi qu'il fit, déjà en 1833, le *tableau synoptique des principales familles des plantes*, que chaque étudiant avait dans les mains, avec des feuillets blancs intercalés pour compléter le cours de botanique à l'aide des développements donnés par le professeur. Il leur indiquait les manuels qu'ils devaient consulter; il les encourageait à faire des courses, à explorer, à observer, à chercher; il leur apprenait à disséquer, à faire des squelettes, à se servir de la loupe, du microscope; il avait du plaisir à voir notre ébahissement lorsqu'il nous faisait voir sous un fort grossissement les mille facettes de l'œil d'un insecte ou les animalcules renfermés dans l'écume qui flotte sur le lac en été. Il savait récompenser par un mot bienveillant, une louange délicate ceux qui apportaient quelque trouvaille, un fossile, un cristal, un oiseau, une botte de

plantes; il nous engageait à visiter régulièrement les marchés, où il avait fait souvent des acquisitions intéressantes. Enfin, il témoignait sa satisfaction aux élèves assidus en leur laissant des souvenirs durables de son amitié, des livres utiles, qu'il payait de sa bourse, ou des objets pouvant servir à leur instruction. C'est ainsi que l'auteur de cette notice possède un ouvrage portant sur la première page quelques lignes amicales de la main d'Agassiz et qu'il conserve précieusement.

« L'enseignement était pour Agassiz une passion », dit sa veuve, M^{me} Agassiz-Carey; « depuis ses jeunes années jusqu'à sa vieillesse, cette passion d'enseigner a fait le bonheur de sa vie, et on peut mesurer son influence sur ses élèves par son propre enthousiasme. Il aimait à répandre à pleines mains les résultats les plus élevés de la pensée et de l'observation et à les adresser même aux jeunes gens et aux ignorants. Il était démocrate intellectuellement et socialement. Dans ses derniers voyages en Amérique, il lui est arrivé d'exposer les phénomènes glaciaires à un conducteur de diligence au milieu des montagnes, ou à un cantonnier brisant des pierres sur la route, et cela avec autant de sérieux que s'il s'était adressé à un géologue de profession. Il révélait à un pêcheur les plus intimes secrets de la structure ou de l'embryologie des poissons, et finissait par l'enthousiasmer au point de l'engager à lui communiquer à son tour tout ce qu'il avait observé dans sa rude profession. La foi d'Agassiz dans l'idée que les gens du peuple, même ignorants, sont susceptibles de comprendre les plus importantes vérités de la nature, était si grande, qu'il communiquait aux autres tout ce qu'il croyait lui-même. »

En consacrant à la mémoire d'Agassiz quelques pages de son Bulletin, notre Société accomplit un devoir sacré; elle rend un hommage tardif à l'un de ses fondateurs les plus distingués, à l'homme qui a mis en honneur dans notre pays l'étude des sciences naturelles (1).

Il nous a laissé un exemple que nous devons suivre, sous peine de déchoir et de rétrograder.

LE COMTE LOUIS-FRANÇOIS DE POURTALÈS

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Par P. GODET, professeur.

Le 17 juillet 1880 s'est éteint à Beverly Farms (Massachusetts), après une pénible maladie, un de ces hommes aussi modestes que savants, dont la vie, consacrée presque entièrement à la science, laisse après elle une trace lumineuse et bienfaisante.

François de Pourtalès naquit à Neuchâtel en 1823. Dès son enfance, il se sentit attiré vers l'étude de la nature. Il eut le privilège d'avoir pour bonne la fille d'un botaniste allemand, personne instruite et supérieure à sa position. Dans les promenades qu'elle faisait avec les enfants confiés à ses soins, elle les rendait attentifs aux plantes et leur en enseignait les noms. François, qui avait une bonne mémoire, les retenait

(1) Je dois des remerciements à M. A. Mayor, à M^{me} Agassiz-Carey, à MM. L. Coulon et Desor, pour les renseignements inédits qu'ils m'ont communiqués avec la plus affectueuse obligeance.